

L'APPUI MUTUEL

CHEZ LES SAUVAGES

Le rôle immense joué par l'aide mutuelle, l'appui mutuel dans l'évolution du monde animale, a été analysé brièvement dans deux numéros précédents de cette revue (1). Nous avons maintenant à jeter un rapide coup d'œil sur la part prise par ces mêmes facteurs dans l'évolution de l'espèce humaine. Nous avons constaté combien sont peu nombreuses les espèces d'animaux vivant d'une vie isolée, et combien sont innombrables celles qui vivent en société pour leur mutuelle défense ou pour la chasse, pour chercher et rassembler la nourriture ou pour élever leur progéniture, ou bien simplement pour jouir de la vie commune.

Nous avons vu également que quel que soit chez les animaux l'état d'hostilité, de guerre existant entre différentes espèces et même entre différentes tribus d'une même espèce, la paix et l'appui mutuel constituent la règle pour la tribu ou l'espèce; et que les espèces qui savent le mieux s'associer et éviter la compétition ont le plus de chances de survivance et de développement progressif dans l'avenir. Elles prospèrent, tandis que les espèces non sociales déclinent.

Il est évident que ce serait aller à l'encontre de tout ce que nous connaissons de la nature, que de prétendre que l'homme constitue une exception à une règle aussi générale. Comment, en effet, une créature aussi fragile, aussi sans défense que l'était l'homme à son origine, aurait-elle pu trouver sa protection et faire sa trouée dans le progrès, non par l'appui mutuel, comme les autres animaux, mais par la compétition irraisonnée pour quelques avantages personnels, sans tenir le moindre compte des intérêts de l'espèce. Pour une intelligence accoutumée à l'idée d'unité dans la nature, une

pareille proposition semble absolument indéfendable. Et cependant, quelque improbable, quelque antiphilosophique qu'elle soit, les défenseurs ne lui ont jamais fait défaut. Il y a toujours eu des écrivains qui ont considéré l'espèce humaine sous un point de vue pessimiste. Ils l'ont connue plus ou moins superficiellement dans les bornes étroites de leur propre expérience, ils ont appris par l'histoire ce que les annalistes, toujours à la recherche de guerres, de cruauté et d'oppression, en ont dit; ils ne savaient que fort peu de choses en plus, et ils ont conclu que l'espèce humaine n'est qu'une agrégation d'êtres, toujours prêts à se combattre les uns les autres, et que l'intervention de quelque autorité seule empêchait d'agir ainsi.

Hobbes a raisonné de cette façon au siècle dernier; et tandis que quelques-uns des contemporains essayaient de prouver qu'à aucune époque de son existence — pas même au temps de sa condition primitive — l'espèce humaine n'a vécu dans un état continu de guerre; que les hommes ont été sociables même à « l'état de nature » et que le manque de connaissances, plutôt que les mauvaises dispositions naturelles de l'homme, ont amené l'humanité à toutes les horreurs de son existence historique primitive; il a soutenu, au contraire, que le soi-disant « état de nature » n'était qu'une lutte continue entre individus rassemblés accidentellement par un caprice quelconque de leur existence bestiale. La science a fait, certes, quelques progrès depuis le temps de Hobbes, et nous nous trouvons actuellement sur un terrain plus solide que les spéculations de Hobbes ou de Rousseau. Cependant, la philosophie de Hobbes a encore nombre d'admirateurs; et nous avons eu récemment toute une école d'écrivains qui, faisant éclat de la terminologie de Darwin plutôt que de ses idées primordiales, en ont tiré argument en faveur de la manière de voir de Hobbes sur l'homme primitif et ont même réussi à lui donner une apparence scientifique. M. Huxley, comme on le sait, a pris la direction de cette école, et dans un récent écrit, il a représenté les hommes primitifs comme des espèces de tigres ou de lions, privés de toute conception éthique, combattant jusqu'au bout la lutte pour l'existence et vivant d'une vie de « continue lutte libre »; citons ses propres paroles: « En dehors des relations limitées et temporaires de la famille, la guerre hobbesienne de chacun contre tous était l'état normal de l'existence (1) ».

On a cependant fait remarquer plus d'une fois que l'erreur principale de Hobbes et de tous les philosophes du XVIII^e siècle était de supposer que l'espèce humaine a commencé sous la forme de petites familles errantes, quel-

que chose comme les familles limitées et temporaires des grands carnassiers, alors qu'il est reconnu aujourd'hui que cette conception est absolument fautive. Certes, nous n'avons pas de preuve directe quant à la manière de vivre des premiers êtres de l'espèce humaine. Nous ne sommes pas même fixés encore sur l'époque de leur première apparition, les géologues étant inclinés actuellement à voir leurs traces dans les dépôts pliocène ou même miocène. Mais nous avons la méthode indirecte qui nous permettra de jeter quelque lumière sur une antiquité même aussi éloignée.

Des investigations les plus minutieuses ont été faites pendant les trente dernières années, dans les institutions sociales des races les plus arriérées, et elles ont révélé parmi les institutions actuelles des primitives, des survivances d'institutions plus anciennes, qui ont disparu depuis longtemps, mais ont laissé néanmoins des traces non équivoques de leur existence de jadis. Toute une science consacrée à l'embryologie des institutions humaines s'est ainsi développée dans les mains de Lubbock, Edwin, Tylor, Morgan, Maclennan, Bachofen, Maine, Post, Kovalevsky et beaucoup d'autres. Et cette science a prouvé indubitablement que l'espèce humaine n'a pas commencé sa vie sous la forme primitive d'organisation, la famille n'est qu'un produit très tardif de l'évolution humaine. Aussi loin que nous pouvons pénétrer dans la paléontologie de l'espèce humaine, nous trouvons des hommes vivant en société, en tribu semblables à celles des mammifères supérieurs. Il a fallu une évolution excessive-ment lente et longue pour amener ces sociétés à l'organisation gentile, c'est-à-dire à celle du clan; et, plus tard, cette dernière eut à subir à son tour une nouvelle évolution fort longue avant que les premiers germes de la famille, polygame ou monogame, pussent apparaître.

Des sociétés, des bandes ou des tribus — non des familles — furent donc les formes primitives de l'organisation de l'espèce humaine et ses ancêtres les plus anciens. C'est là qu'est arrivée l'ethnologie après ses laborieuses recherches. Et en opérant ainsi, elle est arrivée simplement à ce qu'auraient pu prévoir les zoologistes. Aucun des mammifères supérieurs, excepté quelques carnassiers et quelques espèces indubitablement décadentes de singes (orangs-outangs et gorilles), ne vivent en petites familles errant isolément dans les bois. Tous vivent en sociétés. Et Darwin a si bien compris que le singe vivant isolément n'aurait jamais pu se développer en un être semblable à l'homme, qu'il a été enclin à considérer ce dernier comme descendant d'une espèce relativement faible, mais sociable, comme le chimpanzé, plutôt que d'une espèce plus forte, mais non sociable comme le gorille (1).

(1) Voir la *Société Nouvelle*, nos LXXXV-LXXXVI et XC et la *Révolution*, nos 28 à 32 et 43 à 49 de la 5^e année.

(1) *La Lutte pour l'existence*, dans la revue *Nineteenth Century*, février 1888, p. 165 et dans un volume récent de ses *Sermons laïques* Londres, 1892.

(1) *La Descendance de l'homme*, fin du chapitre II, pp. 63 et 64 de la seconde édition.

La zoologie et la paléontologie sont ainsi d'accord pour constater que la bande, non la famille, a été la forme première de la vie sociale. Les premières sociétés humaines n'ont été simplement qu'un développement de plus de ces sociétés qui constituent l'essence même de la vie chez les animaux supérieurs (1).

Si nous passons maintenant à des preuves plus directes, nous voyons que les premières traces de l'homme, datant de la période glaciaire ou de la période lacustre qui a suivi celle-ci, fournissent la preuve palpable que l'homme a vécu en sociétés, même alors. Bien rarement l'on trouve isolés des instruments de pierre datant même de l'âge paléolithique; au contraire, partout où l'on rencontre des instruments de silex, on est certain d'en trouver d'autres, le plus souvent en grandes quantités. A une époque où les hommes habitaient dans des cavernes ou sous des roches accidentellement saillantes, en compagnie de mammifères maintenant disparus, et réussissaient à peine à faire des semblants informes de haches en pierre, ils connaissaient déjà les avantages de la vie en société. Dans les vallées des affluents de la Dordogne, la surface des roches est en certaines places complètement couverte de cavernes qui étaient habitées par des hommes paléolithiques (2). Quelquefois ces habitations sont superposées en étages et rappellent certainement bien plus les associations faites par les hirondelles pour nicher que les retraites des carnassiers. Quant aux instruments de silex trouvés dans ces cavernes, pour nous servir des paroles de Lubbock, « on peut dire sans exagération qu'ils sont innombrables ». Il résulte aussi des investigations de Lartet que les habitants du pays d'Aurignac, dans le sud de la France, partageaient des repas de tribus aux funérailles de leurs morts. De sorte que les hommes vivaient en société et avaient des germes de culte pour la tribu, même à cette époque extrêmement reculée.

Le même fait est d'autant mieux prouvé quand on considère l'époque plus avancée de l'âge de pierre.

P. KROPOTKINE

(La Société Nouvelle).

LA

VOIE HIÉRARCHIQUE

Connais-tu le pays où fleurit l'Hiérarchie?

Pays singulier, tout montueux, tout en cônes; au bas, des myrmidons; en haut, à la cime, un bedon de géant assoupi, mais qui n'apparaît géant que par des lois spéciales et momentanées de réfraction administrative.

(1) Des anthropologistes, qui partagent complètement les vues exposées ci-dessus quant à l'homme, constatent cependant quelquefois que les singes vivent en familles polygames sous la conduite d'un mâle fort et jaloux. Je ne sais jusqu'à quel point cette assertion repose sur une observation concluante. Mais le passage de la *Vie des Animaux*, de Brehm, sur lequel on s'appuie quelquefois, ne peut guère être considéré comme très concluant. Il se trouve dans sa description générale des singes, mais ses descriptions plus détaillées des espèces séparées ou bien le contredisent, ou bien ne le confirment pas. Même quand il parle des cercopitèques, Brehm est affirmatif en disant qu'ils « vivent presque toujours en bandes et très rarement en familles (édition française, vol. I, p. 52). Quant aux autres espèces, le nombre même d'individus dans leurs bandes, qui renferment toujours beaucoup de mâles, rend la « famille polygame » plus que douteuse. Le tout demande évidemment des observations plus précises.

(2) Lubbock, *Préhistorie times*, 5e édition, 1890.

de guerre d'ailleurs, mais assez curieux encore pour un voyageur peu exigeant.

C'est un pays; c'en est plusieurs: plusieurs cônes surgissant d'une plaine. — plusieurs cônes entre lesquels quelques êtres libres et peu estimés travaillent, peinent et meurent, pour que la Hiérarchie soit riche et fainéante.

Sans doute, il y a aussi des fainéants parmi les habitants de la plaine, mais leur fainéantise est un labeur de cyclope auprès de la paresse où s'endort Hiérarchie. Sans doute aussi, les myrmidons du bas du cône sont des espèces d'esclaves, presque aussi méprisés que les autres, que les citoyens « qui ne sont pas du cône », mais enfin, eux, « ils en sont ». — et s'il se serrent le ventre, c'est du moins (ils le clament non sans orgueil), avec une ceinture administrative et hiérarchique. Ils travaillent, mais hiérarchiquement; ils souffrent, mais hiérarchiquement.

Il y a quelques semaines, pas beaucoup de semaines, un sieur Dupuy fut promu à la dignité de bedon supérieur et ultime d'un de ces cônes, — l'un des huit ou dix qui ont poussé, comme de monstrueuses verrues, sur la terre de France, — le cône de l'Instruction publique... Or, et cela confirme les notions que j'ai recueillies sur le pays, le premier soin de ce Dupuy a été de faire restaurer la Voie hiérarchique. De sfondrières s'y creusaient: elle était, paraît-il, trouée comme une écumoire, si bien que les myrmidons désespérés coupaient à travers bois, allaient et venaient par des chemins détournés. C'était intolérable. Maintenant, la Voie hiérarchique est superbe, propre, blanche comme une conscience ministérielle et pavée comme une voie romaine. C'est un beau travail, et qui fait honneur aux ingénieurs français et envie aux ingénieurs étrangers: il a été exécuté sous la haute direction de M. Dupuy lui-même, homme sévère et non pas badin, âme républicaine et respectueuse.

M. Dupuy de (Dôme), ayant mené à bien son grand œuvre, a enrichi d'une devise la montagne d'intelligence, le cône de génie brodé sur sa chemise de flanelle: « *L'Hiérarchie avant tout!* ». C'est sa devise et c'est son cri de guerre. L'Esprit, la Pitié, la Douleur, la Justice, il — comme on dit — s'assied dessus: autant de coussins où se prélassent sa dignité. Mais parlez lui de l'Hiérarchie: M. Dupuy se redresse, sourit, ou s'encolère, mais ce sujet ne le laisse pas indifférent. Les fibres de son cœur sont des fibres hiérarchiques; la substance de son âme est une substance hiérarchique; sa chair est hiérarchique et son sang; il est hiérarchique de la tête au pied: bref on ne saurait nommer une partie, même des plus secrètes, de la personne de M. Dupuy, qui ne soit faite de la plus pure essence hiérarchique. Il fleurit la hiérarchie comme les dieux fleurissent l'ambrosie.

Il parle et sa bouche laisse fluer non seulement d'humbles vocables, mais, telle que la princesse du conte de fées, de précieuses coulèures hiérarchiques: les bureaux du mi-

re
pa
l'a
et
ci
de
en
de
tè

dan... plusieurs fois posées par mes prédécesseurs soient exactement suivies.

Tout fonctionnaire a le droit de recourir au ministre, et personne n'a qualité pour empêcher la requête du plus humble de parvenir jusqu'à lui, mais la seule voie à suivre est la Voie hiérarchique. Je vous prie de le rappeler au personnel de votre Académie.

Ce poème est-il réellement en prose, ou bien est-il en vers libres? Il faudrait, pour résoudre cette question, l'autorité de M. Dujardin et sa bravoure, car le public serait peu patient devant un tel débat. Néanmoins, constatons la beauté de ce petit morceau, ses coupes heureuses, l'harmonie hiérarchique selon laquelle il se déroule voluptueusement, — et disons qu'on y relève, même à première lecture, des fragments de vers fort agréables:

... Par d'autres voies que la Voie hiérarchique.

... Présumer que ce témoignage
Ne leur serait pas favorable.

... Au personnel de votre Académie.

Et même un vers entier, un vers cornélien, si j'ose dire, un vers, en tout cas, bien digne de mémoire, un vers tel qu'en rêve Camille Doucet:

La seule voie à suivre est la Voie hiérarchique.

Mais ce poème a une autre valeur que la valeur esthétique; il a une portée plus haute que n'en ont les ordinaires poèmes, et sa philosophie m'a paru si instructive que j'en veux donner le résumé exégétique:

« 1. M. Dupuy constate que des pauvres diables, employés, pions, minimes professeurs, instituteurs pauvres, engagés dans la galère hiérarchique, se permettent de lui écrire directement, à lui, Dupuy; tant d'audace suffoque Dupuy, et Dupuy espère que l'énergie de cette première strophe fera rentrer dans leurs trous les myrmidons récalcitrants. Dupuy méprise profondément toute cette racaille, et il s'étonne que divers personnages, pourtant qualifiés, aient la niaiserie de s'intéresser à ces petites gens.

« 2. Devant ce spectacle, Dupuy s'afflige; il augure que la garçette administrative est en train de perdre de son pouvoir correctif: que chacun reste à sa place et les coups seront donnés et reçus hiérarchiquement, comme il convient.